

Les Brontë

par Jean-Pierre Ohl

INÉDIT



folio
biographies

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Lettres choisies
de la famille
Brontë
(1821-1855)

Préface de Laura El Makki

*Traduction et édition
de Constance Lacroix*

Gallimard

© *Quai Voltaire / La Table Ronde, 2017,*
pour la traduction ;
Gallimard, 2020, pour la préface
et la présente édition revue.

Couverture : Portrait des sœurs Brontë,
par Patrick Branwell Brontë, vers 1834,
huile sur toile (détail), National Portrait Gallery,
Londres.

Le retour de Heathcliff, d'après Les Hauts
de Hurlevent d'Emily Brontë,
par Jonathan Barry, 1993, huile sur toile (détail),
collection particulière.
© *Jonathan Barry.*

Photos © Bridgeman Images.

PRÉFACE

Il est un pouvoir qui rend invulnérable, surtout pour un écrivain. Les sœurs Brontë, quand elles l'ont découvert, ont compris qu'il serait la chance de leur vie. Sans lui, peut-être, leur œuvre serait demeurée inconnue, empêchée par le découragement ou la peur. Par les « à quoi bon ? » qui persuadent à tort les esprits que l'inertie vaut mieux que l'inconnu.

Au départ, ce pouvoir n'en était pas un. Il était une astuce dictée par la nécessité. Comment, en pleine Angleterre victorienne, publier des écrits en tant que femme et fille de pasteur, sans relations ni connaissance du monde éditorial de l'époque ? Et si par miracle l'exploit s'accomplit, comment être lue et considérée pour son œuvre, non malgré son sexe et sa condition sociale ? Charlotte, Emily et Anne ont contourné ces subtilités en enfilant des masques qui les firent hommes pour quelques glorieuses années. Devenues les frères Bell, les sœurs Brontë découvrirent le pouvoir de l'invisibilité qui allait les révéler au monde et, enfin, les rendre libres.

Mais les curiosités s'aiguèrent. Bientôt, on fit des hypothèses. On voulut savoir qui étaient ces frères dont tout Londres parlait mais que personne n'avait encore vus. Les livres ne suffisaient pas. Il fallait que ces noms

aient des visages. Curren, Ellis et Acton étaient-ils vraiment frères ? Étaient-ils vraiment trois ? Étaient-ils vraiment hommes ? Certains lecteurs menèrent l'enquête, d'abord géographique. Ils reconnurent dans les romans des lieux familiers. Puis, ils décelèrent chez quelques personnages des traits de caractère proches de personnes qu'ils avaient connues. Charlotte assista un jour à une scène à peine croyable. Elle trouva par hasard le révérend Crowther, un ami de son père, en train de lire *Jane Eyre* et d'exprimer sa stupéfaction à la découverte du chapitre consacré à l'internat de Lowood. Il pensait avoir reconnu Cowan Bridge, l'école d'un redoutable calviniste, qu'ont brièvement fréquentée quatre des filles Brontë – Maria, Elizabeth, Charlotte et Emily. La même insalubrité du lieu et la même cruauté de son fondateur y étaient décrites, celles-là mêmes qui vinrent à bout des deux aînées de la famille et qui traumatisèrent les deux autres. Charlotte n'intervint pas pour applaudir à tant de perspicacité. Elle s'éloigna de l'ecclésiastique avec la satisfaction silencieuse des jeunes auteurs à qui l'on aurait fait le plus beau compliment. Oui, Lowood figurait Cowan Bridge ; Mr. Brocklehurst, William Carus Wilson ; et Helen Burns, c'était sa propre sœur, Maria Brontë. Mais le confirmer aurait tout gâché. « Quel est l'auteur qui renoncerait de bon cœur au privilège de déambuler ainsi, invisible aux yeux d'autrui¹ ? » s'interroge-t-elle plus tard dans une lettre adressée à son éditeur, lui-même ignorant encore la véritable identité de son poulain. Sûrement pas elle.

L'entreprise de dissimulation n'a pas tenu. La vie, ou plutôt la mort, l'a fragilisée. Charlotte, encombrée

1. Lettre n° 105, Charlotte à W. S. Williams, 4 janvier 1848, p. 239.

de colère et de solitude après les disparitions successives de Branwell, d'Emily et d'Anne, se voit contrainte en 1850 de rompre la promesse qu'elle avait faite à ses sœurs. Dans un texte qui vise à introduire une nouvelle édition de leurs romans à toutes les trois, la survivante brise un secret qui était sur le point d'implorer, et dévoile au monde que Jane Eyre, Les Hauts de Hurlevent et Agnes Grey sont les œuvres de femmes et de sœurs qui, un jour, ont fait ensemble le rêve d'être écrivain. La reconnaissance, le succès critique et public, elles les souhaitaient sans les attendre. Elles désiraient juste que leurs histoires deviennent des livres, qu'elles consolent du destin, rendent possible l'amour et soient assez puissantes pour enlever au lecteur tout désir de savoir qui les avait écrites. La littérature seule devait exister. Le reste n'avait pas – ne devait pas avoir – d'importance.

Cette époque semble lointaine, où la vie de l'auteur, ses états d'âme, la composition de ses rêves ou de sa garde-robe n'étaient pas un sujet. En faisant vœu d'invisibilité, les sœurs Brontë préservaient une certaine idée de l'intime qui nous est aujourd'hui parfaitement étrangère. Cette correspondance, enfin traduite en français, est bien la preuve que l'œuvre, décidément, ne suffit pas. Qu'elle s'étend désormais à tout ce qui l'entoure et lui a permis de surgir. L'œuvre, aujourd'hui, embrasse aussi ce qui aurait dû échapper à notre regard et à notre connaissance. Étrange idée, surtout lorsqu'on découvre au détour de ce volume que Charlotte n'aurait probablement pas souhaité que nous lisions ces lettres. « J'ai toujours trouvé que les auteurs avaient grand tort d'exposer sur le mode tragique leurs griefs et leurs chagrins au public. Le lecteur se soucie-t-il de leur vie privée ? Il se gausse de leurs mécomptes et n'a cure de leurs souffrances. Non, nos sentiments les plus intenses

n'appartiennent qu'à nous – nous devons les renfermer jalousement¹. »

Nous voilà donc indiscrets, destinataires autoproclamés de confidences que le temps aurait dû engloutir. Ces lettres sont le sarcophage de la famille Brontë. Elles dévoilent ce qu'était le clan, comment il vivait, pensait, rêvait. On entre dans ce recueil sur la pointe des pieds, comme si quelqu'un nous ouvrait une porte dérobée et nous faisait signe de nous approcher. C'est Patrick, le père, celui qui a enterré tous ses enfants. Il tient le trousseau de clés et la lampe vacillante. Il nous dit d'avancer, de braver l'interdit, que nous sommes les bienvenus. Ce n'est pas un hasard s'il inaugure ces lettres « choisies », lui, l'archéologue originel qui a confié à Elizabeth Gaskell, écrivain et amie proche de Charlotte, la difficile tâche d'écrire la première biographie de sa fille, lui donnant précisément accès à toute une documentation de l'intimité. Si certaines lettres nous étaient déjà parvenues en français, jamais encore nous n'avions eu connaissance de ce foisonnement épistolaire qui nous plonge dans ce fameux « monde du dedans », celui du quotidien, des songes et des secrets, si cher à Emily.

Grâce à la sélection et à la traduction de Constance Lacroix, la vie de famille se donne à lire, transparente, prometteuse et crépusculaire. Elle s'écoule heurtée, ponctuée d'attentes, d'inquiétudes, de joies, d'événements plus ou moins majeurs. Car l'écriture sert aussi à combler le vide, à dire que rien n'advient. Les lettres se déploient, de plus en plus nombreuses à mesure que le temps passe, comme si la vie, pour lutter contre la mort, se gonflait des mots, trouvait en eux sa raison d'être. Plus de trente années, étrangement

1. Lettre n° 162, Charlotte à W. S. Williams, 31 août ? 1849, p. 355.

fulgurantes, s'étirent sous nos yeux. Le recueil s'ouvre le 27 novembre 1821, au lendemain de la mort de Maria Brontë, l'épouse et la mère partie trop tôt, quelques mois après avoir mis au monde la dernière fille du couple, Anne. Patrick est dévasté et ne sait pas comment la vie peut continuer. Cette lettre inaugurale, si elle semble désespérée, prépare pourtant une renaissance. La perte de la mère va précipiter la famille dans l'exigence de survie. Le clan, mené par un père doux et sensible, bien qu'inconsolable, va apprendre à traverser « les jours sombres¹ ». Cette correspondance multiple témoigne de cette force de vie, de l'envie de tenir, de résister. L'introspection et le doute y ont leur place, mais ce sont surtout les désirs qui s'expriment, et la crainte discrète qu'ils ne se réalisent pas. Désirs de « prendre [s]on envol² », d'aimer, d'écrire. Désirs qui jaillissent presque d'une seule voix, écrasante, celle de Charlotte.

Elle tient une place centrale dans ce volume. Souvent autoritaire, elle fédère les autres. Aînée malgré elle, dernière des sœurs à quitter le monde, la jeune fille s'érige en chef de famille, interrogeant le présent et s'inquiétant de l'avenir. Branwell (sept lettres), Emily (trois lettres), Anne (six lettres) ont-ils consacré moins de temps à l'écriture épistolaire ou leurs lettres ont-elles été perdues, voire détruites ? Le déséquilibre flagrant des missives de chacun laisse tout imaginer. On sait que Charlotte fut en charge, à la mort de son frère et de ses sœurs, de leur héritage littéraire. On peut donc supposer qu'elle ait opéré un tri dans leurs affaires respectives, allant peut-être jusqu'à supprimer

1. Lettre n° 1, Le révérend Brontë au révérend John Buckworth, 27 novembre 1821, p. 31.

2. Lettre n° 40, Charlotte à Ellen Nussey, 7 août 1841, p. 125.

certaines de leurs effets, dans un souci de protection ou de pur contrôle. Deux choses sont néanmoins certaines : d'une part, Charlotte a vécu plus longtemps, il semble donc cohérent que sa correspondance soit plus ample, et elle entretenait probablement un rapport plus vital à cet exercice que les autres.

La lettre apparaît comme un lien privilégié qu'elle tisse avec le monde, une manière de dire quelle jeune fille elle est en train de devenir. Page après page, l'épistolière confirme son caractère déterminé, son indépendance d'esprit, son ambition de conquête, son besoin d'affection aussi. La lettre, unique objet de communication, construit, prolonge et préserve l'amitié entretenue depuis l'adolescence avec Ellen Nussey, à qui l'on peut tout dévoiler, à qui l'on dévoile trop peut-être. Le papier qu'on utilise avec parcimonie devient un miroir dans lequel il est parfois difficile de se regarder. Charlotte, toujours très sévère envers elle-même, y dresse un autoportrait peu flatteur et s'enfonce souvent dans une remise en question excessive de sa personne, espérant trouver en Ellen un peu de bienveillance. Elle est un repère, une boussole. Charlotte lui fait promettre de lui écrire régulièrement, de ne pas l'oublier. Les silences, à l'époque, pouvaient être dangereux. La lettre s'inscrivait dans une temporalité suspendue, incertaine. Quelques jours de trop et on imaginait le pire. Les Brontë, isolés pendant plusieurs années dans le presbytère de Haworth, attendaient avec impatience que le monde se manifeste. Elles guettaient le facteur, décachetaient avec précipitation les enveloppes, espéraient les bonnes nouvelles.

Ellen est aussi l'amie avec laquelle Charlotte formule ses premières intuitions sur l'amour. Se marier ? Pourquoi pas. À condition d'être « prête à mourir¹ » pour

1. Lettre n° 21, Charlotte à Ellen Nussey, 12 mars 1839, p. 73.

l'homme en question. Ces lettres nous apprennent qu'elle a notamment refusé la main de deux prétendants au nom de « cet esprit d'adoration¹ » qui doit guider le sentiment amoureux et sans lequel rien n'est possible. L'occasion de lier son destin à un autre ne se représentera peut-être pas, qu'importe : « je suis à peu près certaine que je ne me marierai jamais », conclut-elle au printemps 1840, louant six ans plus tard la « femme non mariée qui va son propre chemin dans l'existence, avec discrétion et persévérance [...] »². Mais rien n'est immuable, cette correspondance est là pour nous le rappeler. En 1854, Charlotte accepte sans enthousiasme la main d'Arthur Bell Nicholls, le vicaire maladroit et dévoué de son père. Au fil des trois cents et quelques lettres que compte ce recueil, nous assistons donc à l'extinction d'un cœur brûlant qui avait pourtant goûté à cette « grande passion³ » aussi attendue que redoutée ; passion bruxelloise et francophone dont ce volume nous fait partager quelques étapes cruciales. Les lettres adressées à M. Héger, professeur de français et de désir, rencontré lors de son séjour en Belgique en 1842, sont bouleversantes de sincérité et de désespoir. Restées pour la plupart sans réponse de la part de l'intéressé, elles sont la blessure cachée de Charlotte, une part de son être dont ses sœurs n'auront jamais connaissance.

C'est cela qui frappe : les intervalles, comme autant de creux, qui séparent cette famille pourtant arrimée tout entière au presbytère de Haworth, et aujourd'hui réunie dans ce livre. Les lettres de chacun peuvent bien

1. *Ibid.*

2. Lettre n° 72, Charlotte à Margaret Wooler, 30 janvier 1846, p. 188.

3. Lettre n° 34, Charlotte à Ellen Nussey, 20 novembre 1840, p. 107.

se suivre et se toucher – la prédominance de Charlotte n'empêche pas l'expression même discrète des autres membres de la fratrie –, les voix ne semblent pas se rencontrer. De rares échanges entre les sœurs nous donnent un aperçu de leurs liens, des mots qu'elles employaient pour se parler, des surnoms qu'elles se donnaient. Çà et là, la sororité se manifeste, cette « affection réciproque¹ » qui est pour Charlotte « la plus forte au monde² ». Une tendresse toute particulière apparaît entre Charlotte et Emily. Anne, plus absente, n'est souvent là qu'à travers la voix des autres. Quelques lettres écrites de sa main ponctuent le monologue de son aînée. Elles sont toutes enjouées, même lorsqu'il s'agit de raconter des nouvelles qui le sont moins. Que le froid ou le doute la fragilise, que la maladie la menace, elle ne semble jamais s'arrêter de sourire, accueillant les épreuves avec un flegme qui éloigne toute amertume. Ainsi, dans sa dernière lettre datée du 5 avril 1849 et adressée à Ellen Nussey, elle ne fuit pas l'évidence de sa mort prochaine mais donne des instructions à l'amie de toujours pour qu'elle la remplace et devienne l'« autre sœur³ » de Charlotte, une fois qu'elle ne sera plus là. La lettre, comme un passage de témoin, conjure le sort et éternise le lien familial qui, s'il nous semble parfois invisible, ne cesse jamais d'exister.

Branwell, lui, joue une autre musique. Ses lettres se suivent et se ressemblent. Conquérantes, intéressées, présomptueuses, elles disent sa fougue et son impatience. Son mal-être aussi. Branwell écrit pour obtenir

1. Lettre n° 72, Charlotte à Margaret Wooler, 30 janvier 1846, p. 187.

2. *Ibid.*

3. Lettre n° 146, Anne à Ellen Nussey, 5 avril 1849, p. 326.

quelque chose des autres. Son insouciance le conduit à former des demandes audacieuses, à s'adresser avec désinvolture à des destinataires qu'il ne connaît pas, à pratiquer l'antiphrase avec un naturel désarmant. Ses lettres à Hartley Coleridge, au directeur du Blackwood's Magazine, ou à William Wordsworth, grand poète de l'époque, reflètent son désir non pas d'art mais de reconnaissance. On ne s'étonnera pas qu'il n'ait souvent reçu aucune réponse, tant il déborde d'orgueil. Ainsi, cette phrase écrite à Wordsworth qui se dira plus tard choqué par le ton du jeune homme : « J'entends, Monsieur, faire mon chemin dans le monde, et je ne me fie pas, pour cela, au seul pouvoir de la poésie : des vers peuvent lancer mon vaisseau, mais ils ne sauraient le garder à flot. Une prose riche de sens et de science, quelques hardis et vigoureux coups d'essai pour me distinguer dans ma profession, voilà ce qui me permettra de conserver l'attention du public ; et c'est alors seulement que la poésie pourra revenir me prêter son éclat et auréoler mon nom de gloire [...] »¹.

Cette gloire, si présente à l'esprit du frère, est à peine envisageable pour ses sœurs qui rêvent pourtant, elles aussi, de littérature. Charlotte ne résistera pas à formuler ses modestes ambitions, en 1837, au poète lauréat Robert Southey, dans une lettre aujourd'hui perdue. Southey la remettra à sa place sans ménagement. « Une femme ne peut et ne doit pas faire de la littérature la grande affaire de sa vie », lui écrira-t-il. Ce à quoi Charlotte, exemplaire de politesse, répondra dans une lettre, celle-ci, bien conservée : « Permettez-moi de vous assurer, une fois encore, de ma gratitude la plus sincère. Jamais plus, je crois, je ne nourrirai

1. Lettre n° 16, Branwell à William Wordsworth, 10 janvier 1837, p. 60.

l'ambition de voir mon nom imprimé ; et quand cette aspiration renaîtrait un jour, je n'aurais qu'à relire la lettre de Southey pour l'étouffer¹. » Doit-on voir dans cette déclaration une préfiguration de l'avenir, dans lequel Charlotte, Emily et Anne décideront d'avancer masquées ? Une certitude en tout cas : la lettre de Southey a renforcé, chez Charlotte, l'envie d'écrire, tandis que Branwell s'est enfoncé dans la détresse, ne cessant de perdre de vue son but initial. Cette correspondance familiale montre parfaitement les deux trajectoires contraires : l'ascension éclatante des sœurs et la chute fracassante de leur frère, empêtré dans une passion amoureuse qui le broie et dans une dépendance à l'alcool qui aura finalement raison de lui.

À mesure que l'on avance dans le recueil, les lettres de Branwell sont un criant appel à l'aide. Le frère qui ne trouve plus le repos presse ses rares amis de lui prêter de l'argent pour aller noyer son chagrin au pub du village. Les lettres des sœurs – de Charlotte, surtout – sont au contraire un appel au monde, sobre et courageux. Des dizaines d'entre elles, adressées à des éditeurs, restent sans réponses. Jamais elles n'en gardent de rancœur. Appliquées et confiantes, elles continuent de lancer leurs bouteilles à la mer et ne s'arrêtent jamais d'écrire pour autant. Le grand saut a lieu en janvier 1846 quand Charlotte envoie à un petit éditeur londonien, Aylott and Jones, un recueil réunissant leurs poèmes à toutes les trois. Si elle signe de son nom de famille « Brontë », elle choisit déjà le masculin pour saluer son destinataire, lui assurant être son « dévoué serviteur² ». L'éditeur leur répond et

1. Lettre n° 17, Charlotte à Robert Southey, 16 mars 1837, p. 64.

2. Lettre n° 71, Charlotte à Aylott and Jones, 27 janvier 1846, p. 185.

le recueil est publié, aux frais des Brontë certes, mais il a le mérite de rendre possible ce qui n'était jusqu'alors qu'un rêve. Désormais, rien ne peut les arrêter. Le 6 avril de la même année, Charlotte reprend sa plus belle plume et propose aux mêmes éditeurs de leur envoyer trois romans écrits par le trio enfin nommé. Charlotte, Emily et Anne ont gardé les initiales de leurs prénoms – Currer, Ellis et Acton –, mais elles s'appellent « Bell », et se présentent comme des frères.

Peu à peu, le pseudonyme se déploie. Currer côtoie Charlotte, la double, la complète. Homme aux yeux du monde, toujours femme sous notre regard, la jeune romancière maîtrise à merveille cette duplicité, traçant une ligne étanche entre ses deux identités. Elle ne dit rien à Ellen, l'amie à qui pourtant l'on dit tout. Dès le printemps 1848, elle devient celle à qui il faut cacher quelque chose. Charlotte réfute d'ailleurs dans ses lettres les suppositions de sa confidente qui lui fait part des rumeurs à son sujet : qu'elle publierait des romans sous un faux nom et que ses livres se vendraient très bien. « Quelle baliverne¹ », rétorque Charlotte avec une virulence qu'on ne lui connaît pas encore. La lettre se fait soudainement mensonge, par nécessité : « Nul n'est en droit d'affirmer ou d'insinuer, même par les allusions les plus détournées, que je "publie" [...]. L'auteur de ces propos – si lesdits propos ont vraiment été prononcés, ce dont je doute – n'est certainement pas animé d'intentions amicales. On pourrait bien m'attribuer vingt livres, que je n'en avouerais par un seul². » Seule Mary Taylor, autre amie d'enfance, est au courant de l'entreprise secrète des sœurs, probablement parce qu'elle s'est installée en

1. Lettre n° 114, Charlotte à Ellen Nussey, 3 mai 1848, p. 255.

2. *Ibid.*

Nouvelle-Zélande et que cette distance géographique est perçue comme un gage de sécurité par Charlotte. La seule lettre adressée à Mary et sauvée de l'oubli relate un événement capital de l'aventure littéraire des Brontë. Elle nous apprend comment Charlotte et Anne, pour mettre fin à un malentendu qui aurait pu leur nuire, sont allées se présenter en personne chez leur éditeur londonien, Smith, Elder and Co. ; comment Mr Smith et Mr Williams ont d'abord paru sceptiques face à elles, puis ont compris qui leur faisait face. Cette lettre est un trésor. Elle résume toute l'architecture du système souterrain des Brontë et le désir encore timide mais bien présent de faire partie de ce monde auquel elles tentent pourtant d'échapper. Cette lettre brise les apparences, elle est un premier pas vers la vérité de chacune.

Les masques ne sont pas complètement tombés. Cet entre-deux favorise parfois la confusion, volontaire ou non, des deux identités dans les lettres désormais adressées aux éditeurs complices. Aussi, on peut s'étonner que Charlotte signe tantôt de son vrai nom dans certaines lettres (voir celle du 12 novembre 1848), ou fasse se mélanger dans d'autres, à quelques lignes d'intervalles, des formules au féminin et sa signature masculine (lettre du 22 novembre 1848). Bientôt, ce jeu de pistes n'a plus d'importance. Charlotte est brutalement confrontée aux décès consécutifs de Branwell, Emily et Anne, qui partent en moins d'un an, tous emportés par la tuberculose. Les lettres, dès lors, tentent de soutenir le « cœur bien lourd¹ » de celle qui écrit désormais presque quotidiennement à ses amis, parfois même deux fois par jour. Car il faut supporter le silence « qui p[è]se sur la maison – le vide qui r[è]gne]

1. Lettre n° 159, Charlotte à Ellen Nussey, 14 juillet 1849, p. 350.

dans les chambres désertées¹ », et ce moment quand la nuit tombe et que les souvenirs ressurgissent : « c'était l'heure où nous nous retrouvions dans la salle à manger – c'était l'heure des discussions² ». L'exacte deuxième moitié du volume de ces correspondances est uniquement occupée par la voix de Charlotte qui doit réapprendre à vivre et à créer, seule. Dans une ultime métamorphose, elle devient, en 1854, Charlotte Brontë Nicholls et signe toutes ses lettres de ce nom d'épouse, allant parfois jusqu'à raturer son patronyme original comme si la jeune fille – la sœur – ne pouvait plus exister. Un autre masque qu'elle enfile, un an avant de mourir, pour retrouver cette invisibilité si chère à ses sœurs. « De l'obscurité, je suis sortie – à l'obscurité je retournerai³ », avait-elle prévenu le 1^{er} novembre 1848.

LAURA EL MAKKI

1. Lettre n° 157, Charlotte à Ellen Nussey, 23 juin 1849, p. 345.

2. *Ibid.*

3. Lettre n° 167, Charlotte à G. H. Lewes, 1^{er} novembre 1849, p. 362.

Note sur l'édition

Il y a quelque deux cents ans (entre 1816 et 1820) naissent les enfants Brontë, et aussi curieux que cela puisse paraître, leur correspondance n'avait jamais été publiée en français. Sans pouvoir la traduire dans sa totalité, j'ai opéré un choix de lettres qui permet d'embrasser, en un seul ouvrage et sous un jour nouveau, les vies et les personnalités des différents membres de cette famille hors norme.

Une voix prédominait cependant : celle de Charlotte, qui a joui de la plus longue existence et de la plus grande célébrité en son temps. Ses lettres ont souvent été conservées par ses contemporains comme autant de reliques, tandis que celles de son frère et de ses sœurs ont été pour la plupart détruites, éparpillées ou perdues. Charlotte était aussi la plus liante des trois sœurs, et sa solitude, pendant la maladie des siens et après leur mort, n'a fait qu'accroître son besoin de communiquer. Les lettres réunies ici sont, dans leur grande majorité, tirées de *The Letters of Charlotte Brontë, with a Selection of Letters by Family and Friends*, édité par Margaret Smith (voir la bibliographie en fin d'ouvrage), l'édition la plus complète et la plus solidement documentée à ce jour de la correspondance Brontë. À l'ensemble des lettres de Charlotte, elle adjoint les vestiges les plus marquants des correspondances des autres membres de la famille : les lettres du pasteur Brontë ayant trait à ses enfants, les trois billets

d'Emily et les six lettres d'Anne¹ qui ont seuls survécu, ainsi que des échantillons représentatifs et cohérents de la vingtaine de lettres de Branwell connues. J'ai ajouté quatre autres échantillons puisés dans *The Brontës : Life and Letters*, de Clement King Shorter, sachant qu'il en existe parfois des transcriptions différentes.

Parmi les quelque mille lettres de l'édition de Margaret Smith, le présent recueil en réunit plus de trois cents, sélectionnées dans l'intention de privilégier une dimension intimiste, qui prédomine d'ailleurs souvent sous la plume de Charlotte, prompte, malgré sa timidité, à se faire des amis de ses correspondants. Ce trait est sensible jusque dans ses propos les plus théoriques, ses considérations sur la condition de gouvernante par exemple, ou encore sa discussion avec le critique G. H. Lewes sur Jane Austen et George Sand.

D'autre part, je me suis efforcée de limiter les redondances : lorsqu'un événement donnait lieu à plusieurs récits, avec des variations plus ou moins marquées (à ses amies, Ellen, Laetitia, Miss Wooler, à ses différents interlocuteurs des éditions Smith, à diverses figures littéraires avec qui elle avait tissé des liens), j'ai conservé la ou les lettres qui peignaient le plus en détail les sentiments de l'épistolière. J'ai souhaité garder la trace des déplacements géographiques de Charlotte Brontë, et nuancer l'image de stricte réclusion qui l'accompagne souvent ; faire entendre ses impressions, qui nourrissent fréquemment ses œuvres ultérieures, était bien sûr une priorité.

Ont été éliminés, de manière générale, des courriers plus formels, de politesse, de circonstances ou d'affaires ; et, à l'inverse, quelques longues lettres de critique littéraire, dont la pleine compréhension eût nécessité la traduction en regard des missives auxquelles elles

1. Anne avait entretenu une correspondance riche et fournie avec sa famille puis avec ses anciennes élèves Robinson. Rien n'en subsiste. Il ne reste rien non plus des lettres écrites par Emily depuis la pension de Halifax, où elle a enseigné un semestre, ou de Bruxelles, ni de celles envoyées à ses sœurs quand elles étaient en poste.

répondaient point par point, comme l'échange de Charlotte avec un mystérieux lecteur connu sous ses seules initiales de K. T.

Ce choix n'a pas été facile, et il a dû s'opérer également par des coupes au sein même des différentes lettres, afin d'en refléter la multiplicité et la diversité. Ont été prioritairement éliminés un certain nombre de messages de courtoisie et de menus propos anecdotiques, touchant à des tiers, voisins et connaissances extérieurs au cercle intime des Brontë et sans impact majeur sur l'existence de ces derniers : ces allusions à des figures depuis longtemps oubliées eussent détourné l'attention du lecteur des faits cruciaux et alourdi sans profit l'appareil de notes. Celui-ci est le fruit de mes recherches personnelles, et librement inspiré de l'édition de Margaret Smith. Il est à noter que certaines lettres nous sont parvenues tronquées, leurs destinataires ayant choisi, avant de les remettre aux premiers biographes des Brontë, de préserver l'intimité de tiers encore vivants ou de leur descendance en détruisant des passages qui les mettaient en scène sous un jour trop personnel. Ont donc été occasionnellement complétés ou suppléés entre crochets, pour faciliter la compréhension, des termes biffés, omis ou abrégés. Figurent également entre crochets en début de lettre les éléments de datation et localisation manquants, reconstitués lors des transcriptions par Margaret Smith et Juliet Barker au prix d'un patient travail de recoupement¹. Des points d'interrogation signalent les approximations ou incertitudes.

1. Les lettres datant d'avant 1840 ont été envoyées, comme il était d'usage à l'époque, pliées et cachetées, l'adresse du destinataire indiquée sur un pan apparent du feuillet. À partir de la réforme postale de 1840, l'usage, fréquent mais non systématique, d'enveloppes timbrées et l'introduction de cachets postaux facilitent la datation du courrier de C. B., souvent incomplète. Les enveloppes ayant parfois disparu ou été conservées séparément de la lettre correspondante, la datation repose également sur des indices tels que la couleur de l'encre ou le filigrane, les annotations manuscrites des destinataires, ainsi que les mentions d'échanges épistolaires dans les fragments de journaux

Dans un esprit de fidélité au caractère intime et spontané des premiers écrits, j'ai conservé, dans la mesure où elle ne faisait pas obstacle à la compréhension, la ponctuation souvent peu canonique, voire anarchique, mais expressive et hautement caractéristique, de Charlotte Brontë¹, qui préférait confier à ses éditeurs le soin de ponctuer ses manuscrits. On notera en particulier son utilisation peu orthodoxe des tirets, parfois associés à des phénomènes de double ponctuation. Ce trait a été respecté autant que possible : il témoigne aussi de l'impétuosité et de la précipitation de ces épîtres, écrites durant les brefs intervalles de liberté de la jeune enseignante, ou le soir, dans la salle à manger peu éclairée, une fois les tâches du jour accomplies. Cette ponctuation libre (en particulier l'absence de point en fin de paragraphe et souvent en fin de lettre) traduit aussi parfois l'émotion ou le trouble, et participent de la spontanéité de l'énonciation. Les soulignements emphatiques ont été transcrits par des italiques ; les termes en français, avec, le cas échéant, leur orthographe d'origine un peu approximative, signalés par des italiques suivis d'un astérisque. Les noms propres mal orthographiés (individus et lieux) par les Brontë ont été maintenus, mais la graphie correcte figure en note. Certains noms communs ont conservé la majuscule que Charlotte Brontë leur avait attribuée de manière quelque peu fantaisiste. Enfin, les variations de la signature ont été pareillement reproduites.

Des paragraphes ont en revanche parfois été introduits, dans un souci de lisibilité, là où Charlotte Brontë avait rédigé sa lettre tout d'un tenant, faute de temps et de papier, ou pour limiter les frais de port (acquittés par le

d'Anne et Emily Brontë, ainsi que dans le journal et la correspondance d'Ellen Nussey, principale interlocutrice de Charlotte Brontë.

1. Elle peut survenir également, mais à un bien moindre degré, dans les moments d'émotion, chez d'autres épistoliers de ce recueil, tel Branwell dont la ponctuation demeure néanmoins plus rigoureuse en général, grâce, sans doute, à une éducation plus méthodique.

destinataire avant 1840, puis d'un penny par tranche de quinze grammes pour l'expéditeur à partir de 1840).

En ce qui concerne les choix de traduction à proprement parler, la présence dans le corpus de trois lettres en français de la main de Charlotte Brontë imposait une cohérence lexicale, syntaxique et stylistique. Ainsi semblait-il préférable de proscrire toute modernisation excessive et de fuir les anachronismes linguistiques sans pour autant, bien entendu, donner dans le pastiche. J'ai donc recherché un registre proche des écrits en français de Charlotte – qui ont déterminé le choix des pronoms personnels¹ –, mais aussi des essais rédigés en pension à Bruxelles et des dialogues en français de *Shirley* et *Villette*. Par ailleurs, il paraissait inévitable que le style des Brontë, lecteurs avides et écrivains dès leur plus jeune âge, soit marqué par leur pratique aussi précoce qu'intensive de la littérature. Toutefois, je me suis efforcée à une modulation qui restitue la différence de ton et de registre entre confidences griffonnées à la hâte et morceaux de bravoure ou petits essais que constituent aussi certaines lettres adressées à des correspondants moins familiers.

Je voudrais, pour finir, remercier tous ceux qui ont présidé à la genèse de cet ouvrage : Alice Déon, Blanche Cerquiglioni, Christine Jordis, Daniel Arsand, Cécilia Monteiro, Patrick Vaughan, James Lander, le professeur Descargues-Grant et le professeur Pozzi-Escot, dont les éclaircissements m'ont été précieux, et enfin ma mère, à qui je dois ma vocation.

CONSTANCE LACROIX

1. Choix des pronoms qui s'illustre notamment dans le cas d'Ellen Nussey, son amie intime, que Charlotte vouvoie lorsqu'elle s'essaie à lui écrire en français, tout comme Branwell désignait cérémonieusement par « Sir » ses amis les plus proches, Grundy et Leyland.

LETTRES

1821

En avril 1820, le révérend Patrick Brontë, pasteur anglican d'origine irlandaise, s'installe avec sa famille à Haworth, village isolé du Yorkshire. Son épouse Maria y meurt d'un cancer en septembre 1821, à trente-huit ans.

1. LE RÉVÉREND BRONTË
AU RÉVÉREND JOHN BUCKWORTH¹

[Haworth, le 27 novembre.]

[...]

Ma chère épouse tomba gravement malade le 29 janvier et, au bout d'un peu plus de sept mois, elle mourut. Il ne s'écoula pas une semaine, pas un jour même, durant ce long et douloureux intervalle, sans que je ne la crusse sur le point de nous quitter pour toujours. Je passai les trois premiers mois dans une solitude presque absolue, à moins de considérer mes six jeunes enfants, leur bonne et les domestiques comme une véritable société. À Dewsbury, je n'aurais pas manqué d'amis prompts à m'offrir leur compassion ; à Hartshead², j'aurais parfois eu l'occasion

de voir ces amis, et d'autres encore ; à Thornton¹ même, une famille², qui nous avait toujours témoigné une extrême bienveillance, aurait encore apporté quelque adoucissement à mes chagrins ; mais je me trouvais à Haworth, étranger en terre étrangère. Or c'était dans ces circonstances, alors que m'avaient été retirés tous mes soutiens terrestres, que j'étais voué à porter le plus écrasant fardeau d'afflictions qui ait jamais reposé sur mes épaules. Un jour, il m'en souvient bien, une morne journée au ciel lourd de nuages et de ténèbres, trois de mes petits se trouvèrent atteints de la scarlatine ; et le lendemain, les trois autres furent gagnés par le même mal. La main de la Mort semblait alors s'être tant appesantie sur ma chère femme que l'on redoutait à chaque instant sa prompte dissolution. Elle gisait en silence, immobile et glacée, à peine consciente, eût-on dit, de ce qui se passait autour d'elle. Cet horrible épisode, par bonheur, ne se prolongea pas. La maladie de mes enfants prit un tour favorable, et la santé leur revint peu à peu ; et le mal de ma femme perdit quelque peu de sa violence. Au bout de quelques semaines, sa sœur, Miss Branwell, nous rejoignit et soulagea mon esprit de bien des tourments, comme elle n'a cessé de le faire dès lors, en partageant mon labeur et mes peines et en veillant sur mes enfants avec une affection toute maternelle. À la première occasion, je fis venir différents hommes de l'art au chevet de notre chère malade, mais leur science ne fut d'aucun secours. La Mort poursuivait sa proie avec acharnement. Mon épouse était affaiblie, son enveloppe charnelle de jour en jour plus émaciée. Après avoir enduré pendant sept mois les souffrances les plus terribles dont j'aie jamais été témoin, elle s'endormit dans le Christ et son âme prit son envol vers la demeure des Bienheureux. Des années durant, elle

avait marché main dans la main avec Dieu ; mais l'ennemi suprême, jaloux d'une si sainte existence, se plut souvent à affliger son esprit au cours de ce dernier combat. Sa foi lui donna cependant la plupart du temps paix et joie, et elle eut une fin, sinon glorieuse, du moins sereine et adoucie par une humble et pieuse certitude de trouver dans le Christ un rédempteur et dans le Ciel une demeure éternelle.

Vous me demandez ce que je ressentais en ces circonstances. J'eus pour pain quotidien, vous répondrai-je, la douleur et la tendresse ; je me sentis parfois accablé sous le poids insoutenable de mon chagrin, et il y eut de longs intervalles où ma chair se consumait sous l'effet d'un je-ne-sais-quoi d'aimant et de déchirant, dont la nature me semble échapper à toute description, et qui ne se peut comprendre que lorsque l'on a soi-même vécu la pareille. Quand mon épouse bien-aimée fut morte et enterrée, quand je la cherchais vainement à chaque détour de mon chemin, quand le babil de mes enfants raviva heure après heure, avec une innocente cruauté, son souvenir, je trouvai quelque douceur, je peux vous en assurer, mon cher Monsieur, sur la foi de ce que j'éprouvais alors, à me remémorer qu'il n'y avait nul péché à s'affliger, du moins pas à la manière de ceux qui n'ont pas l'espérance ; Notre-Seigneur lui-même n'avait-Il pas versé des larmes sur son ami défunt et promis la grâce et la force nécessaires pour traverser ces jours sombres ?

[Non signé.]

1829

À la mort de Mrs Brontë, Maria a huit ans, Elizabeth six, Charlotte cinq, Emily trois et Anne un an. Leur frère Branwell en a quatre.

Maria et Elizabeth entrent dans un pensionnat élégant en 1823. L'année suivante, Patrick Brontë doit, faute de ressources, les placer, ainsi que leurs cadettes Charlotte et Emily, dans une institution charitable de renom, récemment ouverte sous les auspices d'éminents protecteurs pour former les filles de pasteurs à l'enseignement : Cowan Bridge, modèle de l'école de Lowood dans Jane Eyre. Victimes des conditions de vie très rudes, Maria et Elizabeth meurent de tuberculose en moins d'un an. Charlotte et Emily retrouvent alors Branwell et Anne à Haworth. Choyés par une servante d'âge mûr, les enfants sont éduqués par leur père et leur tante, aidés de professeurs de dessin et de musique.

Dès 1829, les enfants Brontë commencent à tenir la chronique de royaumes imaginaires – Angria¹ et Gondal – sous l'œil bienveillant de leur père.

2. CHARLOTTE À SON PÈRE¹

[Le 23 septembre.]

Parsonage House, Crosstone.

Mon Cher Papa,

Je vous adresse ces quelques lignes, à la requête de ma Tante, pour vous informer que nous serons de retour, « si tout va bien », vendredi soir à l'heure du souper ; nous espérons vous retrouver en bonne santé – Les intempéries ne nous ont guère permis de sortir, mais nous avons passé le temps fort agréablement à lire, coudre et apprendre les leçons que l'oncle Fennel² a eu la bonté de nous donner. Branwell a fait deux croquis d'après nature ; Emily, Anne & moi-même avons chacune copié une des vues des Lacs rapportées du Westmorland par Mr Fennel, qui entend conserver toutes nos œuvres – Mr Fennel est navré de ne pouvoir nous accompagner à Howarth vendredi, faute de place, mais il espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir ; tous se joignent à moi pour vous envoyer leur plus tendre affection.

Votre fille aimante,

CHARLOTTE BRONTE.

1832

En 1831, Charlotte entre au pensionnat de Roe Head, près de Mirfield, à une trentaine de kilomètres de Haworth. Tenue par Margaret Wooler et ses sœurs, l'institution n'accueille qu'une douzaine d'élèves. Charlotte excelle bientôt dans ses études et se lie d'amitié avec plusieurs filles de gros filateurs et négociants : la jolie Ellen Nussey, pieuse et affable ; la brillante et volontaire Mary Taylor, et sa cadette Martha, le boute-en-train du pensionnat.

En juin 1832, Charlotte doit quitter Roe Head pour Haworth. Commence alors une correspondance avec Ellen, qui durera toute sa vie.

3. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Le 21 juillet.] Haworth.

Ma bien chère Ellen,

Votre gentille lettre si détaillée m'a fait grand plaisir. Il ne s'est guère passé de jour, depuis que je suis rentrée chez moi, où je n'ai souhaité et guetté de vos nouvelles, mais je commençais, à la longue, à désespérer de jamais recevoir cette épître tant désirée. Vous me demandez de vous décrire la manière

dont j'occupe mes journées depuis ma sortie de pension. Ce ne sera pas long, car il suffit de vous en peindre une seule pour vous les peindre toutes. Chaque matin, de neuf heures à midi et demi, je donne leurs leçons à mes sœurs, puis je dessine ; suit une promenade jusqu'à l'heure du déjeuner. Le repas achevé, je couds jusqu'à l'heure du thé ; après quoi, je peux lire, écrire ou broder, ou dessiner encore, selon mon bon plaisir. Et c'est ainsi, suivant un cours égal, d'une exquise harmonie, mais non pas dénué de monotonie, que s'écoule ma vie. Depuis que je suis à la maison, je ne suis sortie qu'en deux occasions, à chaque fois pour prendre le thé. Nous attendons du monde cet après-midi, et mardi prochain, nous donnons un grand thé pour toutes les dames de l'école du Dimanche. Très chère Ellen, dans votre propre intérêt, j'espère de tout mon cœur que vous retourneriez au pensionnat, car si je n'écoutais que le mien, je préférerais de beaucoup vous voir demeurer chez vous, ce qui nous permettrait de correspondre plus fréquemment. Si votre famille décidait pour finir de vous retirer de pension, je vous sais l'esprit trop juste, le cœur trop bien placé, pour ne pas vous appliquer assidûment à parfaire vous-même votre instruction. La nature vous a douée d'excellentes facultés ; sous la conduite judicieuse d'un mentor avisé (je sais qu'il n'en manque pas dans votre entourage), vous pourriez bien vous prendre d'un goût très vif pour les belles-lettres, et même pour la poésie qui, au demeurant, s'inscrit sous cette dénomination générale. Je suis affreusement déçue que vous n'ayez pas joint la mèche de cheveux promise ; croyez-moi, très chère Ellen, j'aurais volontiers payé double port pour l'obtenir, mais je me prévaudrai donc de la même excuse pour ne pas vous en envoyer non plus. Ma tante et mes sœurs vous envoient leurs amitiés ; transmettez

mon souvenir affectueux à votre mère et à vos sœurs,
et pour vous, recevez les plus tendres et véridiques
professions d'attachement,

Votre amie sincère¹,

CHARLOTTE BRONTË.

P.-S. N'oubliez pas notre serment de correspondre
régulièrement. Pardonnez toutes les fautes que vous
pourrez trouver dans cet affreux grimoire. Mes ami-
tiés aux Miss Taylor, quand vous les verrez. Adieu,
ma *chère, chère, très chère* Ellen.

4. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY²

À Haworth le 18 octobre 32.

Ma très chère Amie,

Nous³ sommes encore partu et il y a entre nous
dix-sept milles de chemin ; le bref quinzaine pendant
lequel je fus chez vous c'est envolé et désormais il
faut compter ma visite agréable parmi le nombre
de choses passées. J'arrivait a Haworth en parfaite
sauveté sans le moindre accident ou malheur. Mes
petites sœurs couraient hors de la maison pour me
rencontrer aussitôt que la voiture se fit voir, et elles
m'embrassaient avec autant d'empressement et de
plaisir comme si j'avais été absente pour plus d'un
an. Mon Papa ma tante, et le monsieur dont mon
frère avait parlé, furent tous assembles dans le salon,
et en peu de temps je m'y rendis aussi. C'est sou-
vent l'ordre du Ciel que quand on a perdu un plai-
sir il y en a un autre pret a prendre sa place. Ainsi
je venois de partir de très chers amis, mais tout a
l'heure je revins a des parens aussi chers et bons

dans le moment. Meme que vous me perdiez (ose-je croire que mon depart vous etait un chagrin ?) vous attendites l'arrivee de votre frère, et de votre sœur. J'ai donné a mes sœurs les pommes que vous leur envoyiez avec tant de bonté : elles disent qu'elles sont sur que Mlle Nussey est très aimable et bonn : l'une et l'autre sont extremement impatientes de vous voir : j'espère que dans peu de mois elles auront ce plaisir. Je n'ai plus de temps et pour le present il faut conclure. Donnez mes plus sincères amitiés a Mlle Mercy et maintenant ma bien aimee, ma precieuse Ellen mon amie chère et chérit,

Croyez-moi de rester a vous pour la vie,

CHARLOTTE.

P.-S. Vous ne pouvez vous figurer dans quelle précipitation j'ai composé ceci. S'il vous est désagréable de recevoir des lettres en français, dites-le-moi : je ne persisterai pas ; mais de grâce, je vous en prie, que votre réponse soit dans ce langage universel. Peu important quelques erreurs pour commencer ; je vous assure que cet effort contribuera grandement à vos progrès. Adieu, douce amie, écrivez-moi bien vite ; je brûlerai d'impatience tant que je n'aurai pas eu de vos nouvelles.

1833

De 1833 à 1835, Charlotte vit à Haworth où elle sert de répétitrice à ses sœurs. Ses lettres de l'époque sont rares : la vie à Haworth est monotone, et elle n'écrit que pour maintenir un lien avec Ellen Nussey, dont la vie plus animée (séjours à Londres, à Bath, nouvelles de sa nombreuse famille, etc.) lui apporte quelque distraction. La correspondance qu'elle entretenait sans doute déjà avec Mary Taylor a été perdue dans son intégralité (à l'exception d'une lettre de 1848, incluse dans le présent recueil).

5. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Le 11 septembre.] Haworth.

Chère Ellen,

J'ai repoussé jusqu'à présent le soin de vous répondre, car j'avais cru comprendre à certains passages de votre dernière lettre, que vous vous absentiez peut-être de chez vous. [...] Depuis votre visite¹, Emily a été bien malade. Elle a souffert d'un érésipèle au bras, accompagné de crises de foie aiguës, et d'une extrême faiblesse générale. Il a fallu inciser

les parties ulcérées pour vider l'abcès. La plaie est déjà, par bonheur, presque entièrement cicatrisée et sa santé quasi rétablie, quoique le mal revienne encore périodiquement. Si je vous disais combien vous avez frappé les esprits lors de votre séjour, vous m'accuseriez de flagornerie. Papa et ma tante vous citent sans cesse en exemple et me convient à calquer toutes mes actions et ma conduite sur les vôtres. Anne et Emily déclarent qu'« elles n'ont jamais rencontré personne plus sympathique que Miss Nussey », et quant à Tabby¹, que vous avez décidément subjuguée, elle radote tant et si bien à votre sujet que je crois préférable de n'en rien dire à votre Excellence. Tâchez de lire ma lettre sans trop vous soucier de mon écriture, chère Ellen, car je l'ai rédigée, pour la plus grande partie, à la seule lumière du crépuscule et, n'en déplaise aux jeunes personnes de Roe Head qui me prêtaient la singulière faculté de « voir la nuit », je ne peux griffonner un mot de plus. Toute la famille se joint à moi pour vous souhaiter la meilleure des santés. Transmettez mes salutations respectueuses à votre mère et à vos sœurs, et veuillez suppléer les nombreuses assurances d'affection et d'estime sincères que l'obscurité croissante me contraint d'omettre.

CHARLOTTE BRONTË.

1834

6. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Haworth, le 11 février.]

Ma chère Ellen,

Mes lettres ne justifient guère des frais d'affranchissement ; c'est pourquoi j'ai repoussé jusqu'à présent le moment de répondre à votre dernière missive ; mais voilà plus de deux mois que je l'ai reçue, aussi, je me résous enfin à prendre la plume, de crainte de m'attirer votre courroux par cette apparente négligence.

[...]

Comme à l'accoutumée, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre [...]. Mon seul dessein, en maintenant cette correspondance mutuelle, est en premier lieu, d'avoir de vos nouvelles, et, dans un second temps, de nous faire souvenir réciproquement de nos existences respectives, car si nous ne communiquons par un moyen quelconque, dans l'ordre naturel des choses, vous oublieriez promptement qu'une créature aussi insignifiante que moi a jamais pu voir le jour, vous qui vivez au cœur du monde, entourée

d'amis... [...] Eh bien, ma chère Ellen, n'admirez-vous la dextérité avec laquelle j'ai réussi à confectionner toute une lettre à partir de rien ?

Au revoir, ma très chère, Dieu vous bénisse ; c'est là l'ardente prière de

Votre amie fidèle à jamais,

CHARLOTTE BRONTË.

Écrivez-moi *bien vite*.

1835

7. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Haworth, le 2 juillet.]

Chère Ellen,

J'avais espéré avoir l'extrême plaisir de vous recevoir cet été à Haworth, mais il n'est pas d'entreprise humaine qui ne soit soustraite au changement et il nous faut bien ajuster nos desseins au gré des événements – nous voici prêts à nous disperser, débâter et séparer : Emily entre au pensionnat, Branwell s'en va à Londres et moi, je me fais gouvernante. Cette dernière résolution, je l'ai prise moi-même, sachant qu'il me faudrait franchir ce pas un jour ou l'autre, et « mieux vaut trop tôt que trop tard », comme dit le proverbe écossais ; je savais tout aussi bien, de surcroît, que Papa n'aurait pas trop de son maigre revenu, s'il parvenait à placer Branwell à l'Académie Royale¹, et Emily, à Roe Head. Où résiderai-je ? me demanderez-vous. Eh bien, ma très chère, à moins de quatre miles de chez vous, en un lieu qui ne nous est pas tout à fait inconnu, ni à vous ni à moi, car il s'agit tout bonnement de ce même Roe

Head, susmentionné. Eh oui ; dans l'école où je fus instruite, j'instruirai à mon tour – Miss Wooler m'en a fait la proposition en personne et je lui ai donné la préférence sur un ou deux postes de gouvernante que l'on m'avait offerts chez des particuliers. Je suis triste, bien triste, de devoir quitter la maison, mais le Devoir – la Nécessité – sont des maîtres exigeants qui ne souffrent pas la moindre désobéissance. Ne vous ai-je dit, par le passé, Ellen, que vous deviez vous féliciter de votre indépendance financière ? Je le disais déjà du fond du cœur en ce temps, et je le répète aujourd'hui avec une conviction redoublée : s'il est pour moi un quelconque réconfort, c'est de songer que je vivrai si près de vous, car Polly¹ et vous viendrez sûrement me voir. Il serait injuste d'en douter – vous n'avez encore jamais été cruelle. Emily et moi quitterons la maison le 29 de ce mois ; l'idée que nous serons ensemble nous en console un tant soit peu ; et en vérité, puisqu'il me fallait trouver une situation, « Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables, et un très bel héritage m'a été accordé² » – j'aime et respecte Miss Wooler.

Qu'entendiez-vous donc, Ellen, lorsque dans votre lettre vous disiez savoir pourquoi je souhaitais si vivement que votre sœur Mercy³ m'écrivît ? Cette phrase m'a blessée, quoique je n'en saisisse pas entièrement le sens. Je n'avais pas d'autre motif que le désir de correspondre avec une personne que j'estime.

Faites-lui part de toute mon affection, de même qu'à Sarah et à Miss Nussey⁴. Veuillez aussi transmettre mon souvenir respectueux à Mrs Nussey, et croyez, ma chère Ellen,

À la tendre et chaleureuse affection de votre amie,

C. BRONTË.

1836

Loin de Haworth, Emily dépérit. Il faut la renvoyer au presbytère au bout de deux mois. Anne lui succède à Roe Head d'octobre 1835 à décembre 1836. Branwell, pour sa part, n'est pas entré à l'Académie royale de peinture et n'est peut-être même jamais allé à Londres. À la fin de l'année 1835, il se propose au directeur de la prestigieuse revue Blackwood's Magazine pour remplacer le poète et romancier James Hogg, mort en novembre. Sa lettre demeure sans réponse, mais le jeune homme ne rend pas les armes.

8. BRANWELL À ALEXANDER BLACKWOOD,
DIRECTEUR DU « BLACKWOOD'S
EDINBURGH MAGAZINE¹ »

[Haworth, le 8 avril.]

Monsieur,

Veillez donc au moins lire ceci...

Vous trouverez ci-joint une bagatelle² destinée à figurer dans *Blackwood*, mais aussi à vous fournir un échantillon de ma production, que, bon ou mauvais, vous voudrez bien, je l'espère par-dessus tout,

examiner en conséquence. Peut-être vous paraîtra-t-il d'une lecture fastidieuse ; mais vous SAUREZ du moins ce que vous gagnerez ou perdrez à le jeter au feu. Ce serait pure impudence de ma part que de vous vanter mes talents, puisque cinq minutes vous suffiront pour me dire s'ils valent un peu mieux, ou non, que fadaïses et niaiseries. Je sais pour ma part que, dans le pire des cas, je ne pourrai jamais m'incliner devant leur médiocrité. Je me forgerai de nouvelles facultés, si je le peux, et pourvu que j'en reste maître, vous, Monsieur, en verrez les fruits.

Pendant, Monsieur, ne croyez pas que je ne compose que des lamentations. Je suis au matin de ma vie et mes jours ont trop d'éclat encore pour que je demeure dans de perpétuelles ténèbres. Ne me croyez pas davantage (je vous le demande avec une instance particulière) disposé à vous noyer sous des flots de poésie. Je vous envoie des vers, pour cette fois, car cela se lit vite et jaillit du fond de mon cœur. S'ils parviennent à trouver le chemin du vôtre, publiez-les, et écrivez-moi pour me dire ce que vous pensez de cette contribution. Je vous adresserai alors de la prose. Quand mon envoi ne vaudrait rien et que je n'aurais fait que vous dévoiler ma vanité et ma stupidité, NE ME CONDAMNEZ PAS SANS EXAMEN !

[Non signé.]

9. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Le 10 mai.] Roe Head.

Ma très chère Ellen,

Il y a, à l'instant même, quelque chose qui me chagrine profondément : c'est que si vous pensez le

moins du monde à moi à cette heure, ce ne peut être, je le sais, que comme à une créature ingrate et sans âme. Vous vous figurez que je ne fais aucun cas du cœur généreux et fidèle que vous me dévoiliez à travers les effusions de votre dernière lettre ; mais vous faites erreur. Pourquoi ne vous ai-je pas répondu, s'il en est ainsi ? me demanderez-vous. Mais parce que j'attendais une lettre de Miss Wooler, afin de savoir si j'aurais ou non le temps de vous inviter à Haworth avant la rentrée. Or quand la lettre arriva, ce fut pour me rappeler séance tenante au pensionnat et je n'eus pas le temps de vous écrire. Me le pardonnerez-vous ? Je vous connais : vous ne sauriez demeurer longtemps fâchée contre moi ; et si d'aventure vous le vouliez, je vous mets au défi d'y parvenir. Vous aviez la bonté de vous inquiéter de ma santé : je me porte tout à fait bien à présent, et mon indisposition n'a jamais été très sérieuse. Le petit billet dont vous avez accompagné le parapluie m'est allé droit au cœur. Il reflétait plus d'intérêt, plus de sollicitude que je n'en mérite d'aucun mortel. Cependant je ne veux pas jouer les hypocrites ; je ne répondrai pas comme vous l'auriez souhaité aux questions que vous formulez sur un ton si délicat, affectueux et amical. Ne vous méprenez pas ; ne croyez pas qu'il y ait en moi la moindre once de vertu réelle. Ma chérie, si je vous ressemblais, jamais je ne détournerais les yeux de Sion, dussent les brumes de l'erreur et du préjugé dérober parfois à mes regards cette vision glorieuse ; car malgré toute votre intégrité et votre sincérité, vous n'êtes pas exempte de défauts. Mais *je ne vous ressemble pas*. Si vous saviez mes pensées, les rêveries qui m'absorbent tout entière ; et ces embrasements de l'imagination qui par instants me consomment et me font paraître la Société, telle qu'elle est, d'une navrante fadeur¹, vous n'éprouveriez pour

moi que pitié, et je présume, mépris. Et pourtant, Ellen, je sais les trésors qui sont dans la *Bible*, je les aime et les adore. Je *distingue* la Source de Vie dans toute sa clarté et sa splendeur, mais lorsque je m'incline pour m'y désaltérer, ses eaux pures fuient mes lèvres comme si j'étais un autre Tantale. Saluez de ma part votre mère et vos sœurs. Adieu !

CHARLOTTE.

Ne tardez pas trop à venir me voir ; ne croyez pas que je sois devenue folle. Cette lettre est un tissu de sottises.

10. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Roe Head, le 26 septembre.]

Samedi dernier, en proie à un accès de sentimentalité, j'ai pris la plume pour vous écrire un de ces mots comme je n'en devrais adresser qu'à Mary, qui est presque aussi folle que moi. Il m'est retombé sous les yeux aujourd'hui et je me suis doutée que le regard serein d'Ellen se teinterait de mépris à une telle lecture. Sur ce, j'ai résolu de concocter quelque chose qui soutienne un peu mieux l'examen des gens de bon sens. Je ne vous dirai rien de toutes les pensées et de tous les sentiments que vous m'inspirez, Ellen. Je ne franchirai pas les bornes de cette réserve, qui seule me permet de garder la réputation d'une personne un tant soit peu sensée, et sans laquelle tous ceux qui me connaissent m'auraient depuis longtemps rangée dans la classe des écervelées à la française. Vous avez été très bonne pour moi dernièrement, douce aussi, et vous m'avez épargné toutes

ces petites pointes de moquerie qui me faisaient jadis cabrer comme sous la morsure du fer rouge, atteinte dans ma maudite, mon infortunée susceptibilité : des paroles dont nul autre ne se soucie pénètrent au plus profond de mon esprit et y fermentent comme un venin. Je sais que de tels sentiments sont absurdes, c'est pourquoi je m'évertue à les cacher, mais l'effort même de dissimulation ne fait qu'aiguiser leur dard. Idiote que je suis !

J'ai su que votre frère George était à l'église de Mirfield¹, dimanche dernier. Je ne l'ai pas vu, naturellement, mais je l'ai reconnu à sa toux. (J'ai l'ouïe très fine, du fait de ma myopie.) Les Miss Upton² m'ont confirmé sa présence. Il a tout bonnement tourné la tête à ces demoiselles, dont il a été le seul sujet de conversation toute la soirée durant. Miss Eliza m'a décrit son costume, pièce par pièce, ainsi que celui du jeune homme qui l'accompagnait, avec une étonnante précision. J'ai bien ri de ce luxe de détails ; nul doute que vous en auriez fait autant, si vous aviez été là.

Ellen, je voudrais bien pouvoir passer le restant de mes jours auprès de vous. Je vous suis, depuis peu, plus tendrement attachée que je ne l'ai jamais été. Si seulement nous avions une petite maison et un peu de fortune personnelle, je crois bien que nous goûterions jusqu'à notre *mort*, à vivre ensemble dans une tendresse mutuelle, un bonheur auquel nul ne pourrait ajouter.

Adieu, portez-vous bien, ma très chère Ellen,

[Non signé.]

11. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Roe Head, octobre ?]

Au terme d'une journée de dur labeur – où mes prometteuses élèves ont fait montre d'un degré de stupidité exceptionnel – je peux enfin m'asseoir un moment pour écrire à la hâte quelques mots à ma chère Ellen. Pardonnez-moi si je ne vous raconte que des âneries, car j'ai la tête lasse et le cœur abattu. La tempête fait rage ce soir et la plainte continuelle du vent me remplit d'une intense mélancolie. Quand les circonstances, quand mon humeur m'accablent pareillement, Ellen, je cherche d'instinct refuge dans la contemplation de quelque idée sereine et tranquille ; et c'est votre image que j'invoque à l'instant, dans l'espoir qu'elle m'apportera quelque apaisement. Et vous voilà, assise tout près de moi, droite et silencieuse, vêtue de votre robe noire et ceinte de votre écharpe blanche, avec votre pâle visage aux traits de marbre – et cet air si doux, si paisible, en tout point semblable à la réalité. Comme je voudrais que vous me parliez ! Si l'avenir nous sépare – si le sort veut que nous passions toute notre vie loin l'une de l'autre, sans jamais nous revoir – quand je serai bien vieille et que je me remémorerai mon jeune temps, avec quelle nostalgique jouissance je ressusciterai le souvenir d'Ellen Nussey, l'amie de mes premières années !

Lorsque j'éprouve de l'affection, je le dis hautement ; c'est là mon caractère, et je ne crains pas le moins du monde d'exciter votre vanité en vous encensant. C'est votre piété qui fait votre plus grand charme ; puisse-t-elle toujours vous garder telle que vous êtes, pure, modeste et charitable, tant en pensée

qu'en action. Et moi, que suis-je, à côté de vous ? Comme je me sens indigne en comparaison ! Je suis une vile créature, un être grossier et commun, Ellen. Il y a en moi des traits de caractère qui me rendent bien malheureuse – des sentiments que vous ne sauriez partager et qui ne seraient intelligibles qu'à peu, fort peu de gens. Je ne me glorifie aucunement de ces singularités, je m'applique au contraire de toutes mes forces à les dissimuler et à m'en corriger ; mais je me trahis parfois par des éclats qui me valent le mépris de ceux qui en sont témoins et me rendent haïssable à moi-même pendant des jours et des jours. C'est l'heure de la prière, je vais devoir couper court à ces divagations ; et pourtant, elles ne sont que trop vraies.

Je suis obligée de vous envoyer ce billet, faute de mieux. Je ne sais que dire. Je viens de recevoir votre épître et le présent qui l'accompagnait. Vraiment, je ne comprends pas ce qui me vaut tant de bonté de la part de vos sœurs, moi qui la mérite si peu. Je leur suis très reconnaissante et j'espère que vous ne manquerez pas de les en assurer – je vous sais gré à vous aussi de votre lettre, plus encore que de votre présent. J'ai accueilli la première avec plaisir ; le second, avec un sentiment qui ressemblait fort à du chagrin. Toute ma tendresse et tous mes remerciements à l'une et l'autre de vos sœurs : leur chapeau est bien trop beau pour moi. Je n'ose plus écrire un mot. Quand nous reverrons-nous ?

C. BRONTË.

12. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Roe Head, octobre ou novembre.]

[...]

Semaine après semaine, j'ai vécu dans l'attente de votre venue ; semaine après semaine, mes espoirs ont été déçus – Je n'ai rien regretté de ce que je vous avais écrit dans mon dernier billet. Vous m'avez arraché cet aveu en me montrant une compassion et une bonté que je ne saurais jamais assez reconnaître. Mon esprit est à présent dans d'étranges dispositions, lugubres encore, mais non plus désespérées. Je m'efforce sans relâche de bien faire, de refréner tous les sentiments blâmables, de réprimer les mauvaises pensées, et pourtant, je me surprends à chaque instant à m'écarter du droit chemin – je cède constamment à ce penchant qui me fait dédaigner des êtres bien meilleurs que moi – j'ai une horrible frayeur de devenir semblable à une certaine classe d'individus – je redoute, si je me livre à la plus timide profession de foi, de sombrer aussitôt dans le pharisaïsme, de rejoindre corps et âme le bataillon des hypocrites. À l'instant même où j'écris ceci, je suis tourmentée par une lancinante répugnance à user du moindre mot qui puisse évoquer le jargon des bigots – Je m'abhorre – Je me méprise – Si la doctrine de Calvin est vraie, je compte d'ores et déjà parmi les réprouvés – Vous ne pouvez vous figurer de quels sentiments réfractaires, rebelles et indomptables je suis animée – il suffit que je commence à examiner ces questions pour qu'il me vienne des idées presque blasphématoires, athées ; ne m'abandonnez pas, ne me considérez pas avec horreur, vous savez désormais ce que je suis – Je voudrais tant

vous voir. Ma chérie, je vous ai voué sans réserve la plus vive tendresse dont puisse brûler mon cœur impétueux et opiniâtre – Si vous me témoignez de la froideur – tout sera fini. Mon affection à votre mère et à vos sœurs,

C. BRONTË.

13. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Roe Head, 5-6 décembre.]

Ellen, je suis sûre que vous allez penser que j'ai bel et bien perdu la tête, à oublier ainsi de vous renvoyer votre sac – alors que je l'avais sous les yeux, accroché dans mon cabinet de toilette depuis une longue semaine. Je suis restée là à réfléchir dix minutes avant de renvoyer le messenger. J'étais certaine d'avoir autre chose à lui confier que les livres, mais je ne me rappelais pas quoi – Ces trous de Mémoire m'avertissent assez clairement que je me fais vieille. J'espère que vous n'aurez pas été trop incommodée par cette négligence.

J'attendrai demain pour voir si George peut passer le prendre en se rendant à Huddersfield, et sinon j'essaierai d'envoyer quelqu'un à Brookroyd¹ exprès. Je serais navrée que vous y voyiez de la désinvolture – mais je vous assure que ce n'était qu'un moment de distraction bien involontaire. Je voudrais de tout cœur vous rendre visite avant Noël, mais cela n'est pas possible. Au demeurant, j'espère bien avoir d'ici trois semaines la joie d'accueillir ma Consolatrice sous mon propre toit, dans la paix de mon foyer bien-aimé. Si je pouvais passer toute ma

vie en votre compagnie et lire chaque jour la Bible avec vous, si nous pouvions toujours, vous et moi, nous désaltérer ensemble, d'un même long trait, à la seule et unique source de Miséricorde – j'espère, je veux croire, que je pourrais alors devenir meilleure, bien meilleure que ne me le permettent à cette heure les coupables égarements de ma pensée et la corruption de ce cœur, qui, indifférent aux sollicitations de l'Esprit, s'embrase à toutes les suggestions de la Chair. J'aime souvent à me figurer la douceur d'une vie partagée, où nous nous fortifierions mutuellement dans le sens du sacrifice, dans cette céleste, cette rayonnante piété qu'atteignirent nombre de Saints des premiers temps – Je ne peux mesurer sans larmes l'écart entre une telle félicité, qu'illuminerait l'espérance à venir, et l'existence lamentable que je traîne aujourd'hui. Je ne sais si j'ai jamais ressenti le moindre élan de contrition sincère ; je me fourvoie sans cesse, en action comme en pensée ; j'aspire à une sainteté qui m'est à *jamais*, à *jamais* inaccessible – Il est des instants, où, transpercée de douleur, j'en viens à me convaincre de la vérité des Effroyables doctrines calvinistes – En un mot, j'erre dans les ténèbres de la Mort Spirituelle ! S'il faut être un parfait chrétien pour connaître le Salut, je ne serai jamais sauvée, car mon cœur est une pépinière de pensées coupables, et, dans la pratique, il est rare que je songe à consulter les volontés du Seigneur avant de prendre quelque décision. Je ne sais pas prier – Je ne parviens pas à mener une vie tout entière orientée par la noble ambition de faire le bien. Mon existence n'est qu'une perpétuelle quête du plaisir – un continuel effort pour assouvir mes désirs – tout ceci me fait oublier Dieu ; or Dieu, lui, ne m'oubliera-t-il pas à la longue ? Et pourtant, je sais la Grandeur de Jéhovah. Je suis sensible à la

vérité, à la perfection de sa Parole. Je vénère la Foi Chrétienne et sa pureté. Mes principes sont justes, mais toutes mes actions – horriblement fautives.

Au revoir, Ellen,

C. BRONTË.

Écrivez-moi sans tarder, si vous le pouvez. Je ne vis que pour vos lettres. Saluez votre famille de ma part. J'espère que Mercy se porte mieux.

Lundi matin. Roe-Head.

Je voudrais bien aller à Brookroyd, ne fût-ce qu'une nuit, mais je n'ai pas envie de demander la permission de Miss Wooler. Elle est à Dewsbury et je suis toute seule pour l'instant.

Onze heures, mardi soir.

Si seulement vous étiez là ! Toute l'école est couchée, moi exceptée. Je pense à vous, ma très chère Ellen.

Envoyez-moi, par le présent messenger, ne fût-ce qu'une ligne, griffonnée en hâte, pour me confirmer que vous avez bien reçu votre sac. J'ai croisé votre frère George sur la route cet après-midi – je ne m'en suis rendu compte qu'après coup – quand Anne me l'a dit – il a dû me prendre pour une parfaite sottise de n'avoir pas réagi – je n'y peux rien.

14. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Haworth, le 29 décembre.]

Ma chère Ellen,

Vous me trouvez, j'en suis sûre, bien étourdie d'avoir tant tardé à vous envoyer la lettre promise depuis si longtemps, mais j'ai une bonne excuse, hélas ! J'étais rentrée depuis quelques jours à peine, quand il est arrivé malheur à notre vieille Tabby, si fidèle. Elle était partie faire quelques emplettes au village ; en descendant la pente escarpée de la grand-rue, elle glissa sur une plaque de verglas et tomba. Il faisait sombre, nul ne s'aperçut d'abord de sa mésaventure, jusqu'à ce qu'enfin un passant entendit ses gémissements. On la releva, on la porta chez le pharmacien et après examen, il s'avéra qu'elle avait la jambe démise et que l'os avait, littéralement, volé en éclats. Par malheur, la fracture ne put être réduite avant le lendemain matin à six heures car il n'y avait pas de chirurgien disponible plus tôt. Elle est à présent chez nous, dans un état d'une extrême gravité dont le pronostic est très incertain. Naturellement, nous sommes tous dans une grande inquiétude, car nous l'avons toujours aimée comme si elle était de la famille – Depuis cet accident, nous avons dû nous passer presque entièrement d'aide – hormis, de temps à autre, quelqu'un pour faire les gros travaux. Nous n'avons, jusqu'à présent, trouvé personne à engager à demeure, et par conséquent, c'est sur nos épaules que repose toute la maison, à quoi s'ajoutent les soins que requiert Tabby. En pareilles circonstances, j'ai des scrupules à vous presser de venir nous rendre visite, du moins, pas avant que le

médecin ne l'ait déclarée hors de danger, ce serait bien trop égoïste de ma part. Ma tante eût souhaité que je vous en avertisse plus tôt, mais Papa et tout le reste de la famille me poussaient à différer, le temps de voir quel tour prendraient les choses ; quant à moi, je remettais chaque jour au lendemain la tâche de vous écrire, car c'était un amer sacrifice que de renoncer à un plaisir si longuement escompté.

Toutefois, je me suis souvenue de ce que vous m'aviez dit, à savoir que vous vous abandonniez entièrement à la décision de Celui qui est au-dessus de nous et que vous accepteriez avec résignation sa volonté, quelle qu'elle fût. Je crois de mon devoir, après cela, de me soumettre moi aussi en silence ; peut-être est-ce mieux ainsi, d'ailleurs. Si vous étiez venue, avec ce temps si rigoureux, vous n'auriez guère profité de votre séjour, je le crains : la lande, ensevelie sous des monceaux de neige, est inaccessible ; vous n'auriez pu faire un pas dehors. Après cette déconvenue, je n'oserai plus me croire assurée de la moindre joie. On dirait que le destin s'acharne à nous séparer, vous et moi. Je suis indigne de vous ; il ne faut pas que vous soyez corrompue par une fréquentation trop étroite.

Et pourtant, je vous presserais volontiers de venir – je vous en supplierais, vous en prierais instamment – mais il y a cette idée, qui sans cesse me hante : si Tabby mourait pendant que vous êtes sous notre toit, je ne pourrais jamais me le pardonner. Non ! Il faut à tout prix éviter cela. Cette certitude me chagrine et me déçoit au plus haut point, mais je ne suis pas la seule déçue. Toute la maisonnée se faisait une fête de votre visite. Papa applaudit vivement notre amitié et souhaite, dit-il, que je la conserve ma vie durant. J'espère que votre sœur va mieux et que tous les autres membres de votre famille sont

en bonne santé. Transmettez mes salutations affectueuses à vos frères et sœurs, et croyez-moi, bien fâchée et navrée,

Votre amie,

C. BRONTË.

Si vous ne vous hâtez pas de m'écrire, maussade comme je le suis à présent, j'en conclurai que vous me « battez froid ».

1837

15. BRANWELL À ALEXANDER BLACKWOOD,
DIRECTEUR DU « BLACKWOOD'S
EDINBURGH MAGAZINE »

[Haworth, le 4 janvier.]

Dans une lettre antérieure, je vous laissais entendre que j'étais en possession d'une œuvre d'un dessein bien supérieur, quelque imparfaite qu'en fût l'exécution, à tout ce qui a pu paraître en feuilleton dans les pages du *Blackwood's Magazine*. Il s'agit, bien entendu, d'un texte en prose, mais dont l'ampleur et l'originalité ne sauraient se prêter à une description par lettre. Il faudrait plus, assurément, qu'un voyage de trois cents miles pour m'arrêter quand s'offrent une occasion de mieux me connaître moi-même et un espoir de faire entendre ma voix à travers le vaste monde.

Allons, Monsieur, je ne vous demande rien que ceci : accordez-moi un entretien ; confirmez-moi, en réponse à ma lettre, que vous voulez bien me recevoir, ne fût-ce qu'une demi-heure. Vous n'aurez pas à le regretter, je vous le garantis. Voyons, vous en coûte-t-il donc tant d'écrire une seule ligne, que

cela doive vous faire renoncer à la certitude de faire une bonne action, qui pourrait de plus tourner à votre avantage ? Persisterez-vous dans ce fastidieux mutisme, sans même savoir ce que vous refusez, ni à qui vous le refusez ? Croyez-vous donc votre journal parvenu à un tel degré de perfection qu'il ne pourrait être que vain ou nuisible de vouloir encore lui apporter quelque chose ? Est-ce l'orgueil qui vous dicte votre conduite – ou les conventions – ou quelque préjugé ? Soyez un homme, Monsieur ! Et laissez tout cela de côté. Écrivez-moi, dites-moi que vous consentez à me recevoir ; et je m'attacherai d'un cœur joyeux à mener à bien cette entreprise, qui, couronnée de succès, nous profitera à l'un comme l'autre, et qui, en cas d'échec, aura du moins le mérite de me convaincre que la réussite est inaccessible.

[*Non signé.*]

16. BRANWELL
À WILLIAM WORDSWORTH¹

[Le 10 janvier.]

Haworth – près de Bradford, Yorks.

Monsieur,

Je vous conjure, avec les plus vives instances, de bien vouloir lire le texte que je vous envoie et de me faire connaître votre verdict, car j'ai passé toute ma vie, du jour de ma naissance à celui d'aujourd'hui, où j'ai atteint ma dix-neuvième année, dans une localité isolée, perdue parmi les collines, où rien ne pouvait me révéler de quelle étoffe j'étais fait ni de quoi j'étais capable. Je lus, comme je buvais et mangeais, pour satisfaire un impérieux besoin de ma nature.

Je me mis à écrire comme j'avais appris à parler – guidé par les élans et les émotions de mon esprit ; je ne pouvais m'en empêcher ; ce que je concevais, il me fallait l'exprimer, et tout était dit. Mon amour-propre, que nul compliment ne venait enfler, n'y avait aucune part, car il n'y a pas six personnes au monde qui sachent que j'ai jamais composé le moindre vers – mais il s'est produit un changement ; j'arrive à un âge où il convient de prendre soi-même en main son destin ; il me faut cultiver mes talents dans un dessein bien précis et, faute de pouvoir les mesurer moi-même, demander à autrui de juger de leur étendue. Cependant, il n'est pas un seul homme en ces lieux qui le puisse ; or, si d'aventure ils ne valaient rien, je ne peux me permettre de gâcher davantage un temps précieux en m'y adonnant. Veuillez me pardonner, Monsieur, d'avoir osé vous soumettre un de mes écrits et solliciter votre avis ; je me suis adressé, ce faisant, à l'auteur dont les œuvres me sont plus chères que tout autre monument de notre littérature, l'auteur qui règne depuis toujours comme une divinité suprême sur mon esprit... Il me faut comparaître devant un juge dont la sentence n'admette aucun appel ; et je l'ai trouvé, à la vérité, en celui qui a contribué à l'avancement de l'art poétique, tant en théorie qu'en pratique, et s'est si bien illustré dans l'un et l'autre domaine que son nom demeurera mille ans gravé dans les mémoires. J'entends, Monsieur, faire mon chemin dans le monde, et je ne me fie pas, pour cela, au seul pouvoir de la poésie : des vers peuvent lancer mon vaisseau, mais ils ne sauraient le garder à flot. Une prose riche de sens et de science, quelques hardis et vigoureux coups d'essai pour me distinguer dans ma profession, voilà ce qui me permettra de conserver l'attention du public ; et c'est alors seulement que la poésie pourra revenir me

prêter son éclat et auréoler mon nom de gloire – mais avant de rien entreprendre, il est bon de se doter des moyens appropriés, et comme ceux-ci ne sont pas encore en ma possession, je dois m'attacher à les acquérir par quelque biais que ce soit. Assurément, de nos jours, où il n'est pas un seul poète digne de ce nom, rien ne barrera la route à un candidat honorable à ce titre, s'il s'en présente un. Je vous envoie le premier chant d'une œuvre de bien plus longue haleine¹. J'ai tenté d'y peindre un être aux passions ardentes et aux principes fragiles, aux prises avec un esprit exalté et des sentiments intenses, jusqu'au jour où l'âpre vieillesse prend le pas sur la jeunesse, et où les forfaits et les jouissances fugaces font place aux souffrances de l'esprit et au délabrement du corps. Certes, ce serait me moquer de votre patience que de vous envoyer l'intégralité de mon œuvre ; ce que vous avez sous les yeux ne se veut guère plus qu'une description sortie d'une imagination enfantine. Pour autant, lisez-le, et, comme vous éclaireriez un de vos semblables dans les ténèbres – si la bonté est une vertu qui vous tient à cœur – répondez-moi, ne fût-ce qu'un seul mot, pour me dire si je dois continuer à écrire, ou y renoncer à jamais.

Pardonnez-moi si je m'exprime avec trop de chaleur sur un tel sujet, la tiédeur m'est impossible. Croyez, Monsieur,

au profond respect de celui qui signe, en toute sincérité,

Votre très humble serviteur.

P. B. BRONTË.

Wordsworth ne répond pas. Le poète de la simplicité est rebuté par les hyperboles de Branwell et surtout « écœuré »

par les « flatteries grossières » qui lui sont prodiguées aux dépens de ses confrères, à en croire son ami le poète lauréat Robert Southey (1774-1843).

Dans une lettre aujourd'hui perdue, c'est à ce même Southey que Charlotte confie ses ambitions littéraires. « Une femme ne peut et ne doit pas faire de la littérature la grande affaire de sa vie », répond le grand homme tout en saluant le talent de l'aspirante (lettre de Robert Southey du 12 mars 1837, citée par Margaret Smith).

17. CHARLOTTE À ROBERT SOUTHEY

[Roe Head ?, le 16 mars.]

Monsieur,

Je ne connaîtrai pas de repos aussi longtemps que je n'aurai pas répondu à votre lettre ; dussiez-vous me juger d'un zèle indiscret¹, il me faut vous remercier des avis aussi bienveillants qu'éclairés que vous avez bien voulu me donner. Je n'avais pas même osé espérer une telle réponse ; et devant tant de délicatesse dans le ton, tant de noblesse dans le sentiment, il me faut taire mon émotion, de crainte que vous ne me trouviez d'une exaltation ridicule.

Je ne conçus d'abord, à la lecture de votre lettre, que honte et remords de m'être enhardie à vous importuner de ma gauche rhapsodie – je sentis une cuisante rougeur se répandre sur tout mon visage quand je songeai aux feuillets innombrables que j'avais noircis d'effusions qui jadis faisaient mes délices et aujourd'hui ne m'inspirent plus que confusion. Cependant, après un temps de réflexion et à la seconde lecture, je vis poindre une lueur à l'horizon. Vous ne dites pas que mes écrits ne valent

rien. Vous vous bornez à me mettre en garde contre la folie de cultiver les plaisirs de l'imagination au détriment de mes véritables devoirs ; contre une pratique qui n'aurait d'autre ressort que la soif de notoriété, ou l'aiguillon d'une égoïste émulation. Vous daignez me permettre de m'adonner à la poésie pour le seul amour de la poésie, et pourvu que je ne néglige aucune des obligations de la vie réelle pour me livrer corps et âme à cette unique, exquise et dévorante volupté. Je crains bien, Monsieur, que vous ne me trouviez fort étourdie. Je ne sais que trop que ma lettre précédente n'était, du premier au dernier mot, qu'un tissu d'absurdités ; mais je ne suis pas la créature oiseuse et chimérique que ce discours semblait annoncer. Mon père est un homme d'Église qui jouit d'un revenu modeste quoique suffisant ; je suis l'aînée de ses enfants. Il a employé pour mon éducation toutes les ressources qu'il pouvait y consacrer sans léser le restant de sa famille. Aussi ai-je toujours cru de mon devoir de me faire gouvernante au sortir du pensionnat. Cette situation me donne trop à penser tout au long du jour, et sollicite trop ma tête et mes mains, pour qu'il me reste un seul instant à accorder aux rêveries de l'imagination. Dans la soirée, je l'avoue, je m'abandonne à mes réflexions, mais je n'en importune jamais quiconque. J'évite avec soin toute marque de distraction ou d'excentricité qui pourrait laisser soupçonner à mon entourage la nature de ce qui m'absorbe. Conformément aux recommandations de mon père – qui depuis mon plus jeune âge me prodigue ses avis avec une sagesse et une bonté toutes semblables à celles que reflète le ton de votre lettre –, je me suis constamment appliquée, non seulement à remplir tous les devoirs dont une femme doit s'acquitter, mais aussi à y prendre un vif intérêt. Je n'y parviens pas toujours, certes, car

il est bien des fois où j'instruis mes élèves ou manie l'aiguille tout en brûlant d'envie de lire ou d'écrire ; mais je m'efforce à l'abnégation, et l'approbation paternelle me récompense amplement de ce sacrifice. Permettez-moi de vous assurer, une fois encore, de ma gratitude la plus sincère. Jamais plus, je crois, je ne nourrirai l'ambition de voir mon nom imprimé ; et quand cette aspiration renaîtrait un jour, je n'aurais qu'à relire la lettre de Southey pour l'étouffer. C'est un honneur suffisant que de vous avoir écrit et d'avoir obtenu réponse. Votre lettre sera pour moi une relique sacrée¹ ; nul ne la verra jamais, excepté Papa, mon frère et mes sœurs. À nouveau, je vous remercie. Cet incident, je présume, ne se répétera pas. Si la vie m'est prêtée, je me remémorerai cet épisode, vieille femme, à trente années de distance, comme un rêve éclatant. Le nom que vous soupçonniez être d'emprunt est bien le mien. Je ne puis donc signer, aujourd'hui encore, que,

Votre servante,

C. BRONTË.

P.-S. De grâce, Monsieur, pardonnez-moi cette nouvelle lettre. Je n'y pouvais tenir ; je désirais trop d'une part, vous dire combien je vous sais gré de votre générosité, d'autre part, vous assurer que vos conseils n'avaient pas été prodigués en vain, quelque chagrin et quelque regret que l'on pût d'abord éprouver à les suivre. C. B.

1838

Charlotte et Anne ont été élevées dans un anglicanisme à tendance évangélique, qui insiste sur l'universalité de la grâce et de la rédemption. Proches du calvinisme, le clergé de la paroisse de Mirfield et celui de Dewsbury – où le pensionnat Wooler déménage en février – mettent au contraire l'accent sur la prédestination et la damnation. Ébranlées, les deux sœurs traversent chacune à leur tour une crise spirituelle assez aiguë pour affecter leur santé.

18. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Haworth, le 4 janvier.]

Votre lettre, Ellen, fut une heureuse surprise, bien qu'elle renfermât quelques lignes qui ressemblaient fort à une réprimande – je n'avais nullement oublié ce dont nous étions convenues ; j'avais même rédigé un billet à votre intention, comptant le remettre à votre messenger quand il surviendrait, mais ce fut peine perdue. Vous avez justement deviné les raisons de ce départ précipité. Anne était toujours dans un état à faire pitié – sa respiration demeurait embarrassée et douloureuse, comment n'en aurais-je pas

conçu de cruelles inquiétudes ? Son cas m'apparais-
sait sous un jour différent de tout ce que je pouvais
escompter ou même souhaiter de la part de spec-
tateurs moins directement concernés. Miss Wooler
ne voyait là qu'absurdité de ma part – et elle me le
témoigna en affectant la plus grande froideur à mon
égard. Vint enfin un soir où nous eûmes un léger
*éclaircissement**¹ – je lui assénaï une ou deux vérités
un peu raides. Sur quoi elle fondit en larmes, et le
jour suivant, écrivit à Papa sans m'en toucher mot,
pour lui conter que je lui avais infligé les reproches
les plus acerbes – la plus verte semonce, etc., etc.
Quand Papa reçut ladite lettre, il nous rappela à
la maison le lendemain même. Dans l'intervalle,
j'avais pris la ferme résolution de planter là Miss
Wooler et ses intérêts une fois pour toutes – mais
voilà que, quelques instants avant notre départ, elle
m'entraîna dans sa chambre et donna libre cours à
son émotion, oubliant un temps la réserve excessive
à laquelle elle s'astreint d'ordinaire. Elle me laissa
voir qu'elle me tenait, sous ses manières froides et
distantes, en haute estime, et serait très triste de se
séparer de moi – or dès que l'on me témoigne un
peu d'affection, je ne peux m'empêcher d'en sentir
en retour. Je me souvins aussi de la bonté qu'elle
m'avait montrée en règle générale, et sur ce, je ren-
dis les armes et lui promis de reprendre mon poste
– si tel était son désir. Voilà donc l'affaire réglée
pour l'instant, mais non pas à ma pleine et entière
satisfaction. J'aurais conçu beaucoup plus de respect
pour elle si elle m'avait tout bonnement jetée dehors,
plutôt que d'en pleurer deux jours et deux nuits – je
m'étais joliment emportée, entraînée par mon tempé-
rément « *un peu vif* », ce dont je ne me félicite guère,
car ce fut une faiblesse de ma part ; mais ce dont je
n'éprouve aucune honte non plus, car mon irritation

était justifiée – Anne se porte à présent beaucoup mieux, même si son état requiert encore de grands ménagements. Quoi qu'il en soit, je suis délivrée de mes pires craintes en ce qui la concerne.

[...]

Lundi prochain, il s'en faudra encore de trois semaines avant la fin des vacances – venez me voir, ma *chère* Ellen, le plus tôt que vous le pourrez. Si mal disposée que je puisse être envers autrui, le souvenir de votre amitié, sereine et immuable, suffit en soi à m'apaiser et me radoucir – Je suis heureuse que vous ne soyez pas aussi ridiculement tête chaude que moi – Transmettez mes pensées affectueuses à votre mère et à vos sœurs, excusez ce grimoire, le plus affreux que plume a jamais griffonné – et croyez-moi,

Toujours tendrement vôtre,

[*Signature manquante*¹.]

19. CHARLOTTE À ELLEN NUSSEY

[Le 9 juin.] Haworth.

Ma chère Ellen,

J'ai reçu votre liasse de courrier ce mercredi – elle m'a été remise par Mary et Martha Taylor, qui sont venues passer quelques jours à Haworth². Elles repartent aujourd'hui ; je vous griffonne à la hâte ces quelques mots, qu'elles confieront à votre famille à leur retour. Vous serez bien étonnée de voir d'où je vous écris. Oui, je devrais être à Dewsbury – j'y suis restée aussi longtemps que cela m'a été possible ; mais il est arrivé un moment où je ne m'en suis plus

senti ni le pouvoir ni le courage. Ma santé, ma force d'âme m'avaient abandonnée ; le médecin me recommanda de retourner chez moi, si j'attachais quelque prix à la vie. Je m'en retournai donc, et le changement d'atmosphère me rendit tout à la fois vigueur et sérénité. Un esprit calme et posé comme le vôtre, Ellen, ne peut se figurer ce qu'éprouve une misérable épave humaine comme celle qui vous écrit quand, après avoir vécu des semaines et des semaines dans d'indescriptibles souffrances physiques et morales, elle sent renaître un semblant de quiétude et de bien-être. Je ne m'appesantirai pas sur ce sujet ; il n'est pas un instant de ce dernier semestre dont le souvenir ne me soit douloureux – et vous-même n'en pouvez tirer grand plaisir. Il s'en faut de beaucoup que Mary Taylor soit en bonne santé – je l'ai observée attentivement tout au long de sa visite – son animation, ses fraîches couleurs pourraient en donner l'illusion – mais elle a le souffle court, souffre de la poitrine et par intermittence, son visage s'empourpre de fièvre. Je ne peux vous dire quelle torturante angoisse ces symptômes m'inspirent ; cela ravive si cruellement le souvenir de mes sœurs, que toutes les ressources de la médecine ne purent sauver. Je ne veux pas désespérer de sa guérison ; il ne peut y avoir encore ulcération pulmonaire ; elle ne présente ni toux ni point de côté récurrent, et peut-être cette fièvre hectique n'est-elle que le contrecoup passager d'un hiver rigoureux et d'un printemps tardif sur un organisme délicat – Martha se porte très bien à présent – elle s'est montrée d'une bonne humeur inlassable, qui la rendait bien séduisante. Je ne peux raisonnablement espérer vous revoir avant l'hiver, j'en ai peur. Je m'en réjouis pour vous – le monde ne m'aliénera pas votre affection, je ne crains rien de ce côté – et je sais que vous en retirerez un vernis

supplémentaire – si bien que tout un chacun reconnaîtra, à l'élégance de vos manières, celle de votre esprit. Il règne un tel vacarme autour de moi que je n'arrive plus à écrire. Mary est au piano, Martha babille avec toute la volubilité dont sa langue agile est capable et Branwell, debout à ses côtés, s'amuse de sa vivacité. Ma chère Ellen, au revoir. Ma Tante et mes Sœurs vous envoient toutes leurs amitiés. Au revoir, bien tendrement.

[Non signé.]

P.-S. Écrivez-moi aussi souvent que vous en trouverez le temps.

1839

1839 voit les enfants Brontë de nouveau réunis à Haworth, à l'exception d'Anne, en poste à Blake Hall. Charlotte a quitté Dewsbury Moor en décembre 1838, vaincue par l'« hypocondrie », comme elle nomme sa dépression ; Branwell n'a pas réussi à percer comme portraitiste à Bradford ; Emily, qui enseignait dans une pension des environs de Halifax, démissionne en mars, au bout d'un semestre. Tous trois sont à la charge de leur père et doivent songer à leur établissement. Charlotte reçoit alors sa première demande en mariage.

20. CHARLOTTE
AU RÉVÉREND HENRY NUSSEY¹

[Haworth, le 5 mars.]

Mon cher Monsieur,

J'aurais pu, avant de vous écrire, longuement méditer le sujet de votre lettre ; mais puisque j'avais tranché dès l'instant où je l'avais eue entre les mains et parcourue, il me parut inutile d'atermoyer.

Vous n'ignorez pas que votre famille a bien des

Les Brontë

par Jean-Pierre Ohl

■ « Une si dévorante soif de voir, de connaître, d'apprendre. »

Les sœurs Brontë... Ce pluriel, depuis un siècle et demi, fascine. Quand Emily écrit *Les Hauts de Hurlevent*, Anne publie *La Recluse de Wildfell Hall*, et Charlotte *Jane Eyre*. La première meurt à trente ans, en 1848 ; la deuxième à vingt-neuf, un an plus tard ; la troisième à trente-neuf, en 1855. Sans oublier Branwell, le frère écrivain maudit, qui disparaît lui aussi prématurément, miné par l'alcool et la tuberculose. Tous quatre étaient orphelins de mère. Quelle probabilité y avait-il pour que tous ces talents si originaux poussent ainsi à l'ombre du presbytère de Haworth ? Faute de pouvoir éclaircir totalement ce mystère, Jean-Pierre Ohl tente d'en dessiner les contours, et de comprendre ce qui, aujourd'hui encore, rend si proches de nous les enfants du pasteur Patrick Brontë.

Texte inédit



**Lettres choisies
de la famille Brontë**
Collectifs Gallimard

Cette édition électronique du livre
Lettres choisies de la famille Brontë de Collectifs Gallimard
a été réalisée le 20 mars 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072853029 - Numéro d'édition : 354335).

Code Sodis : U27711 - ISBN : 9782072853050.

Numéro d'édition : 354338.